



La Coopération des idées

Revue mensuelle d'Éducation Sociale



SOMMAIRE

Lucien LEHMANN.....	} <i>La Vie à l'Université Populaire.</i> <i>L'Éducation populaire.</i> <i>Théorie républicaine de l'Univers.</i>
Jacques BONZON.....	
Léon FABRE.....	
L. DORISON.....	} <i>Lettres sur la Morale Laïque.</i>
Lucien MOMENHEIM.....	
A. MARROT.....	
Maurice BOKANOWSKI...	
G. DEHERME.....	} <i>Les livres qui font penser.</i>
Jacques BONZON.....	
Paul-Armand HIRSCH..	
Albert KOHLER.....	

ABONNEMENTS

France : Un an : 4 francs. — Six mois : 2 fr.
 Étranger : Un an : 6 francs.

Le Numéro : 0 fr. 40

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

234, Faubourg Saint-Antoine (XII^e Arr.)
PARIS

Bibliothèque Maison de l'Orient



125724

VIENT DE PARAÎTRE :

Almanach de la Coopération Française pour 1905, publié par le Comité central de l'Union Coopérative, sous la direction de M. CH. GIDE, avec la collaboration de MM. BERGET, de BOYVE, CERNESSON, DAUDÉ-BANCEL, DUFOUR-MANTELLÉ, D^r LEGRAIN, D^r MULLER, NAST, RAYNERI, RIVET, ROLLET, ROUBAUD.

On trouvera dans l'Almanach de cette année d'importants documents sur le mouvement coopératif.

En vente à la Coopération des Idées, **0,40** ; franco, **0,50**

A NOS ABONNÉS

Ceux de nos abonnés qui seront avertis que leur abonnement est terminé sont priés de nous faire parvenir leur renouvellement, pour s'éviter les frais de recouvrement.

Ceux qui ne désirent pas continuer leur abonnement sont priés de **refuser** au facteur le numéro qui suivra l'avertissement.

L'UNION COOPÉRATIVE

est un journal bi-mensuel, édité par le Comité central de l'Union Coopérative des Sociétés françaises de Consommation. Il contient des articles, des études, des monographies, des renseignements, etc., sur la Coopération en France et à l'Étranger. — **L'Union Coopérative** doit être lue par tous ceux qui s'intéressent à la Coopération.

Prix du numéro **0 fr. 20** ; de l'abonnement annuel, **4 fr.**
Étranger, **6 fr.**

Les abonnements sont reçus : 1, rue Christine, Paris.



La Coopération des idées



Durant le séjour de notre ami G. Deherme, dans l'Afrique occidentale, la Coopération des Idées est administrée par un Comité de vingt membres, dont le Bureau est constitué de la manière suivante :

- MM. le Docteur **Legrain**, *Président*,
- Lucien Lehmann**, *Secrétaire*,
- Viallet**, *Trésorier*,
- J.-E. Coryn**, *Trésorier-adjoint*,
- Henri Hayem**, *chargé de la rédaction de la Revue.*

La Vie à l'Université Populaire

(RÉFLEXIONS)

Quand les arbres se dépouillent et que la campagne prend le deuil, les cités se rallument...

Pendant les mois de verdure et de soleil, la mer et les montagnes vous attirent. On aime aller rêver dans un coin perdu, loin du tumulte des boulevards. Les passions se modèrent, l'énergie fait place à la lassitude, les problèmes semblent plus obscurs, et leurs solutions moins urgentes.

C'est l'époque du repos et des délassements légitimes.

Il ne faut point en médire. Je dirai même, entre nous, que les vacances me paraissent la meilleure chose du monde ; et je souhaite ardemment qu'en un jour prochain, ce bienfait puisse s'étendre à la grande masse du peuple.

Cela dit, prenons le chemin du 234, traversons la cour et le jardin, et rentrons dans l'U. P.

Cela le soir du 1^{er} octobre. Quelques intimes se trouvent là. On serre des mains, on cause, on raisonne, on édifie des projets pour l'hiver qui commence. Le vent qui souffle dehors semble raffermir les muscles, donner de la force et inciter à l'action. On monte à la bibliothèque, dont les murs sont illuminés de gravures et de dessins ; et là, autour de la table fraternelle, le noyau actif de la Coopération des Idées, scelle à nouveau son pacte d'amitié et de féconde collaboration. De son exil d'au-delà des mers, notre ami Deherme a tenu à participer à cette petite fête, en nous envoyant un laïus tout à fait charmant. C'est une belle page d'éloquence et de sincérité, qu'aucun de nos camarades ne lira sans émotion.

La voici intégralement :

Gorée, le 19 septembre 1905.

POUR LIRE A LA SOIRÉE INTIME DU 1^{er} OCTOBRE

MES CHERS CAMARADES,

Notre ami Lehmann m'a prévenu que vous vous réunisiez ce soir.

Exilé, prisonnier sur ce triste rocher de Gorée, je ne puis être avec vous que par le cœur et l'esprit. L'esprit, ce n'est pas ce qui manque à notre époque. On en a à revendre. Et, en effet, on en vend. Mais le cœur, dont on ne

saurait trafiquer, est plus rare. Il est trop rare. Et l'on ne fait rien de bon, de vrai, de grand, ni de durable, si l'on n'y met tout son cœur.

Notre œuvre surtout doit agir bien plus par l'âme que par le cerveau. C'est ce que n'ont pas toujours compris ses innombrables fondateurs, qui n'ont jamais pu se rappeler pourquoi ils l'avaient créée. C'est ainsi qu'ils l'ont gâtée.

Vous l'avez reprise, vous, au moment où elle se mourait de tant de docteurs. Vous la sauvez, j'en répons, en lui apportant l'enthousiasme salvateur de votre âme généreuse. Elle a surtout besoin de cette flamme de vie. Le reste viendra par surcroît.

Je sais bien que vous ne ménagerez rien de ce qui est le meilleur de vous-mêmes. Et je veux vous en remercier ce soir. Je veux vous dire combien je vous en suis reconnaissant. Je vous dois beaucoup. Déjà, l'année dernière, aux heures mauvaises des lâchetés qui assassinent, vous m'aviez apporté le réconfort inespéré de votre sympathie... Entre nous, depuis, il y a un lien solide de franche amitié que rien ne rompra plus.

Et c'est bien ce que doit être l'âme de l'Université populaire : Une Amitié.

Elle est donc bienfaisante la pensée qui vous réunit ce soir. Il est bon d'être ensemble, d'aimer la joie d'être ensemble quand on est les laboureurs du même champ. Notre action ne doit pas être morose. La grâce n'affaiblit pas la force. Le sourire n'enlève rien à l'efficace de la bonté vraie. Soyons joyeux à notre heure, de la tâche désintéressée acceptée ou accomplie. C'est là le vrai, le seul motif d'être joyeux en ce monde.

Notre ami et dévoué président Legrain, qui a bien ses raisons, vous aura peut-être reproché votre champagne. Je n'aurai pas son courage, je ne l'ai jamais eu. Si j'étais à Paris, je ne résisterais pas au plaisir de boire avec vous un peu de ce bon vin de France, qui nous emplit de soleil et nous montre mieux la beauté éternelle des choses. *Bonum vinum...*, le bon vin réjouit le cœur de l'homme, comme a dit l'autre, — avant moi. Il n'empêche que notre ami Legrain a raison : nous sommes en un temps où cela n'est pas à dire. Il y a des réactions nécessaires...

Ce soir 1^{er} octobre, devant la mer immense qui nous



sépare, je bois donc avec vous au succès de vos vaillants efforts, à la prospérité certaine de notre Coopération des Idées, et aussi à chacun de vous pour que la vie ne vous soit pas trop mauvaise.

G. DEHERME.

Je n'ajoute rien.

Lundi 2 octobre, notre éminent collaborateur M^e Bonzon, inaugure la série des conférences, sous la présidence de M. le D^r Legrain.

Après une très belle introduction de notre estimé président, M^e Bonzon fit sa causerie sur l'éducation populaire. Nous connaissons, nous, la parole chaleureuse et vibrante de notre ami. Je n'insiste donc pas. D'ailleurs, on pourra goûter d'autre part toute la saveur de sa conférence.

Jeudi 5, M. de Dubor parla des Favorites royales de Henri IV à Louis XVI. Ce sujet délicat fut traité avec beaucoup de finesse. M. de Dubor est attaché à la Bibliothèque Nationale. Dans ce monde des livres, où la pensée humaine s'étale sur 45 kilomètres de rayons, M. de Dubor a trouvé de délicieuses anecdotes, épi-grammes et satires. Nous le remercions vivement de nous avoir fait profiter de ses recherches.

Vendredi 6, M. Alfred Nast fit une intéressante conférence sur le Familistère de Guise. De nombreuses projections illustrèrent cette causerie. Il est entendu avec notre ami que nous irons à Guise au printemps prochain.

Vendredi 13, jour fatidique (il faisait un temps atroce), notre dévoué camarade, M. Hayem, nous fit part de son très beau voyage au Mon-

ténégro. Malgré la pluie, cette causerie était captivante et ensoleillée.

Dimanche 15, M^{lle} Le Chevallier de Boisval, la sympathique et dévouée directrice de l'Institut des Arts, donna une soirée littéraire et musicale fort réussie.

Lundi 16, M. Daudé-Bancel nous parla de coopération et de syndicalisme. Il a passé maître en cette matière. C'est un ouvrier de la première heure, dont j'aime la sincérité.

Jeudi 19, très belle causerie de M. Léo Claretie, le talentueux conférencier des samedis de l'Odéon. Il nous entretint du caractère des Français, avec beaucoup d'esprit et de finesse. Tout le faubourg en était charmé.

Samedi 21, M. F. Rauh, l'éminent professeur de l'École normale supérieure, posa cette question : Qu'est-ce qu'une morale positive ? On pourra lire, dans l'un de nos prochains numéros, l'éloquente réponse de M. Rauh, grâce au dévoué crayon sténographique de notre amie Mlle Henry.

Dimanche 22, soirée artistique avec le concours de Mlles Klumpke, Gaïda, Haffner, etc. Nous connaissions déjà le grand talent de ces artistes, dont l'éloge n'est plus à faire. Mais la soirée nous réservait une surprise. C'est l'audition de Mlle Santerne, une jeune élève du Conservatoire. Elle interprète Musset avec un charme incomparable. Sa voix est pure, et son regard profond et doux comme un reflet d'étoile. La Malibran, en chantant le Saule, devait avoir de ces yeux-là ! Je me permets d'escompter pour elle un avenir très brillant.

Lundi 23, M. Léon Bollack, le fervent prota-

goniste du rapprochement entre nations, exposa avec beaucoup de force ses idées sur la question d'Alsace-Lorraine. Il a bien voulu laisser quelques brochures sur ce sujet à la bibliothèque. Nos camarades liront son ouvrage avec intérêt.

Mardi 24, devant une salle comble, M. Paul Seguy, de l'Opéra, fit une causerie artistique du meilleur goût. Des auditions littéraires et musicales terminèrent cette soirée, dont le succès fut très grand. Cela prouve une fois de plus que le peuple sait apprécier la beauté.

Les autres soirs du mois, MM. le docteur Foveau de Courmelles, Ernest Hecht, docteur Legrain, Martin de Saint-Léon, Blondel, etc..., nous apportèrent le concours de leur précieux savoir. Merci à tous.

Pendant que les conférences emplissent la grande salle, que les cours font leur utile besogne, le groupe artistique de l'*Université Populaire* répète le *Député de Bombignac*, sous l'active direction de notre camarade Warther. C'est aussi une forme de l'énergie que la préparation de ces pièces. Ces jeunes gens s'imposent deux mois de travail, pour faire passer une soirée agréable aux membres de l'U. P. C'est très beau et j'admire sans réserve.

En terminant, je dois annoncer une légère modification dans le Bureau de la Coopération des Idées. M. Coryn, trésorier, ne disposant plus du temps nécessaire à l'accomplissement de sa tâche, a été nommé trésorier-adjoint et M. Viallet, titulaire de ce poste. Tous nos amis apprendront cette nomination avec joie, connaissant le dévouement opiniâtre de notre nouveau trésorier.

Pour ma part, je tiens à le remercier publiquement des services rendus ces derniers mois. L'U. P. est fière d'avoir suscité cette énergie nouvelle. C'est un résultat heureux, qui prouve l'utilité de notre œuvre.

Nous avons reçu de nombreuses marques de sympathie, de tous les coins de la France, et même de l'étranger. Nous chercherons à nous rendre dignes de la confiance qu'on nous témoigne, en apportant toute la force de notre jeunesse à l'idéal qui nous éclaire.....

LUCIEN LEHMANN.

L'Education Populaire

Conférence prononcée le 2 octobre 1905, à la Coopération des Idées, sous la présidence de M. le docteur Legrain, par M. Jacques BONZON.

MESDAMES, MESSIEURS,

Chaque année, à la reprise de nos travaux mutuels, nous voulons, en bons ouvriers du labeur intellectuel, faire notre inventaire, et dresser le plan d'une activité plus féconde. Mais aujourd'hui ce souci semble plus impérieux encore. Sinon l'échec, du moins l'affaiblissement des Universités populaires est indéniable, et pour notre œuvre, et pour les groupements similaires qui en sont nés. Il faut donc savoir pourquoi un mouvement aussi puissant, servi par des hommes comme celui dont nous cherchons à continuer l'effort, pourquoi la tentative à laquelle Deherme donna sa forme achevée,

pourquoi l'Université Populaire est en passe de devenir impopulaire.

C'est que jamais la définition ne fut assez nette, assez définitive, du principe même de l'Université Populaire. Ou plutôt deux conceptions en existent, dont le désaccord a troublé profondément son activité.

Cette dualité de conceptions peut prêter à une dualité infinie de comparaisons : l'Université Populaire est française, ou étrangère, latine, ou saxonne, objectiviste, ou subjectiviste. Disons plus simplement que pour les uns l'Université Populaire doit répandre l'instruction, que pour les autres elle doit développer l'éducation.

Dans les pays où l'idée première en apparut, en Angleterre, en Amérique, en Scandinavie, c'est l'instruction qu'on lui demande, plus strictement même, l'érudition, la technique professionnelle. Un philosophe qui aimait à haranguer notre groupe, au temps de sa prospérité, M. Gabriel Seailles, établit cette particularité d'une manière très heureuse dans son récent ouvrage : *Education ou Révolution* « L'Université Populaire (dit-il page 159, discours du 3 octobre 1900) ne se confond pas avec l'extension universitaire telle qu'elle a été organisée, par exemple en Angleterre et en Amérique ; elle la comprend, mais elle la dépasse. L'extension universitaire est exclusivement une œuvre d'enseignement : des professeurs qui se consacrent à cette tâche, qui sont rétribués pour elle, donnent des cours suivis, proposent des devoirs qu'ils font corriger, font même subir des examens à ceux de leurs auditeurs qui le deman-

dent, et leur délivrent des diplômes. Le récent Congrès de l'Enseignement Supérieur, après d'intéressants débats, déclarait que l'extension universitaire se propose essentiellement « de faire pénétrer l'esprit scientifique dans toutes les classes de la société ». Cette tâche est une partie seulement de la tâche que nous nous sommes donnée ; pour plusieurs raisons nous avons commencé par elle, mais nous prétendons ne pas nous y enfermer. Notre œuvre est avant tout une œuvre d'éducation et d'action sociales ; le cours, la conférence n'est qu'un moyen entre beaucoup d'autres qui peuvent servir et plus efficacement peut-être à la fin que nous poursuivons ».

Cette fin si noblement présentée par M. Séailles, l'avons-nous atteinte ? Cinq années de lutttes ont passé. Et je doute fort que M. Séailles, malgré tout l'optimisme que développe dans une âme poétique le commerce des idées pures, je doute que le directeur de conscience des Universités Populaires puisse contredire mon aveu désabusé.

En effet, nous avons imité l'Angleterre, l'Amérique et la Scandinavie, mais imparfaitement, et comme à contre-cœur.

L'instruction seule est donnée dans l'*Extensive University*. — Les Germains se mettraient-ils soudain à nier l'efficace de l'éducation ? Nullement. Mais ils la donnent ailleurs. A côté des cours ouverts au peuple, voici le *settlement* universitaire, voici la vie commune entre ouvriers et professeurs, étudiants et travailleurs. Rien de pareil en France. Ce qu'on attend pratiquement de nos Universités Populaires, c'est l'éducation en

même temps que l'instruction, celle-là bien plus même que celle-ci. Mais on l'attend des cours, des conférences, des discussions purement intellectuelles. Nul essai n'est apparu de contact plus intime, dans les duretés, les vulgarités de la vie pauvre vécues entre les travailleurs asservis par le labeur quotidien et ceux qui prétendaient leur distribuer, avec l'enseignement supérieur, la force morale qu'il doit contenir. Les rêves magnifiés par M. Séailles au début de ce siècle pouvaient être plus vastes. La réalité, qui pèse sur les plus nobles aspirations, a restreint notre idéal.

Cette réalité d'ailleurs ne doit point nous surprendre. Le settlement universitaire est impossible dans notre peuple si frémissant, si vite porté à découvrir une usurpation de sa liberté intime dans une entreprise de rapprochement, certes, entre les intellectuels et les ouvriers, mais entreprise trop aisément semblable aux patronages, aux œuvres pieuses qui, sous prétexte d'apaiser la souffrance, veulent surtout confisquer l'âme. Au reste, toutes ratiocinisations demeurent ici stériles, et il s'impose de rappeler les faits, la réalité confirmée par huit années d'efforts : l'Université Populaire, en France, à Paris comme à Nancy, comme à Lyon, n'est qu'une entreprise de cours, de conférences, de communion purement intellectuelle.

Or ce n'est point en cela qu'elle apparaît vraiment originale. Les cours du soir, les sociétés d'instruction populaire sont anciennes dans notre pays. Déjà les doctrinaires de la Restauration, ces libéraux qu'on trouverait maintenant d'étranges fossiles, avaient fondé la

Société pour l'instruction élémentaire. Et les associations polytechniques ou philotechniques, les nombreux groupements qui se dévouent à l'instruction populaire, en conservant ou développant dans les sommaires notions acquises par l'enfant à l'école, toute cette organisation si belle est bien antérieure aux Universités Populaires. En quoi celles-ci étaient-elles donc originales, et méritaient-elles de survivre ?

En une qualité très simple, et qui nous ramène toujours à notre présente préoccupation : l'Université Populaire devait créer l'éducation du peuple.

L'origine même, ou tout au moins la source du développement subit, presque déconcertant que prirent les Universités Populaires dès leur apparition, n'est-ce pas une question d'éducation, de force morale bien plus que de savoir, de conscience et non de science ? N'oublions jamais, malgré les clameurs des sectaires, ou les dédains des satisfaits, que l'Université Populaire est née de l'Affaire Dreyfus. Alors on vit le désarroi intellectuel et moral qui laissait une grande nation troublée devant un problème que l'imbécillité et la lâcheté faussaient, tandis qu'une raison ferme l'eût aussitôt résolu. Et, bien au-dessus des préoccupations éphémères, bien au-dessus des intérêts confessionnels ou des appétits politiques, nous voulûmes achever l'éducation du peuple français, et l'instrument définitif nous en parut l'Université Populaire.

Notre idéal subsiste : notre moyen seul prête à réflexions, à méditations parfois douloureuses. Pas d'autre mode d'action que l'instruction gé-



néralisée. Or l'éducation peut-elle naître de l'instruction ? Question éternelle, et complexe éternellement. Savoir c'est pouvoir : est-ce améliorer, est-ce fortifier, diriger, fournir une règle de vie morale ? Peut-être. Mais trois siècles d'humanisme, tant de Bacons, de Descartes, de Voltaires et de Spinozas n'ont pas encore créé une humanité sensiblement plus vigoureuse que l'ancienne, ou, au sens exact du synonyme, plus *vertueuse*. Cependant nous nous trouvons enfermés, comme disait l'autre, dans un dilemme infranchissable. Ou l'instruction peut donner l'éducation, ou les Universités populaires doivent périr, et, ce qui est mille fois plus grave, plus durablement grave, l'on n'aperçoit point l'instrument de perfectionnement moral qui pourra en dehors de l'instruction créer en France l'éducation du peuple.

Appelons donc à cette tâche la science, l'instruction. Mais comment ? Ici, en somme, réside tout notre problème. L'éducation populaire n'est pas tant une question de principe qu'une question de méthode.

Or la méthode, c'est le propre de l'instruction. Celle-ci ne vaut que par la façon dont elle est distribuée. Et les mots, qui contiennent tant de symbolisme, vont nous éclairer par leur rapprochement. L'homme *instruit*, c'est exactement l'homme *cultivé*. La culture est l'aboutissant de l'instruction, sinon celle-ci n'est plus que l'érudition, encore utile, néanmoins secondaire.

La culture suppose une méthode, même voilée sous la routine. Le paysan qui cultive son champ le fait par des procédés peut-être

surannés, rouillés. Ils n'en contiennent pas moins un élément méthodique. Quelle méthode suivre nous aussi pour semer le grain spirituel, et par la culture de la raison produire ou du moins développer la culture du caractère ?

Deux grands systèmes doivent, dès l'abord, être écartés : C'est l'individualisme suraigu, logique d'apparence, mais jusqu'à l'absurde — pour tout dire, l'anarchisme intellectuel : non pas celui, sans doute, qui jette des bombes et cambrie les villas bourgeoises, mais qui jette des paradoxes, dévalise les idées et, par la méthode de tout individualiser, de n'admettre aucun credo, aucune formule, aucun axiome moral ou social, mène, en définitive, à nier toute méthode.

Autant, même plus, doit être répudié l'autre système : l'autoritarisme forcené, le dogmatisme théologique, ce frère ennemi, mais consanguin de l'anarchisme. Catholicisme en France, protestantisme officiel en Angleterre, calvinisme des grandes sectes aux Etats-Unis où la religion est libre dans l'Etat mais où la pensée n'est pas libre dans la religion, luthéranisme en Allemagne, toute religion qui prétend à la domination, et surtout à la domination temporelle, devient fatalement intolérante. Je sais qu'on peut croire et, d'une âme pourtant libre, accepter chez autrui la liberté qui nie. On peut, dans la foi, trouver la méthode qui fortifie. Mais alors la foi est bien l'élan de l'âme, non le calcul de l'ambition. L'autoritarisme n'est pas essentiel aux croyants. Il est essentiel aux Eglises.

Anarchisme, autoritarisme, principes peut-être contradictoires, résultats identiques. N'ad-

mettre que sa raison propre, que sa fantaisie pour guide, c'est nier l'effort même d'un groupement. Imposer sa raison, sa fantaisie, fût-on pape, c'est détruire la raison qu'on prétend éclairer.

De telles affirmations sont des truismes, mais qui valaient d'être rappelés. Ce qu'on oublie le plus facilement, ce sont les axiomes.

Seulement, si ces deux systèmes, ces deux méthodes doivent être dès l'abord éliminées, une troisième existe qui réunit les avantages de l'une et de l'autre et n'en a point les défauts : c'est la *discipline volontaire*. La raison discute et pèse, mais le caractère choisit et conserve. Des formules s'établissent, qui gardent en elles les expériences de la pensée humaine. Mais elles ont été contrôlées à leur origine, elles sont vérifiées chaque jour ; jamais on ne prétend les consacrer par une infailibilité éternelle. Et l'objet se réalise que poursuit l'éducation. La liberté est assurée mieux que par l'anarchisme, car la liberté de l'esprit suppose sa force en même temps que son indépendance, et l'isolement ne produit que de la faiblesse, et l'anarchisme intégral c'est l'isolement. La certitude, cette paix de l'âme, est assurée mieux que par l'autoritarisme. Sans doute la foi automatique apporte la certitude apparente, la paix subjective. La vieille femme qui portait sur ses épaules lassées le fagot destiné au bûcher de Jean Huss, et qui arrachait au martyr son cri de suprême tolérance « *O sancta simplicitas!* » cette dévote respectueuse de l'Eglise et de la Justice croyait certainement accomplir un acte pie, et méritoire, et propre à lui ouvrir le Para-

dis. Mais sa certitude, irraisonnée, n'était que subjective ; elle n'était point communicative, ni libératrice d'autres âmes.

Or, notre méthode n'a qu'un but : libérer les âmes. Les Universités populaires n'en ont-elles pas pour elles-mêmes, pour leur épuration intime, avant que de songer à leur propagande, le plus pressant besoin ? Liberté : pas de fétichisme nouveau. Certitude : pas de dogmatisme aussi opprimant. Et nous voyons l'anticléricisme, l'antipatriotisme, l'antimilitarisme remplacer, dans nos groupes populaires, le Syllabus aux négations imbéciles, et nous voyons la Science ou la Libre-Pensée poser, avec un même abus des majuscules, la même imbécile affirmation qu'une Déclaration d'Infaillibilité. Et les congrès des U. P. donnent la même impression qu'un concile, avec un peu moins de pompe.

La raison vraiment affanchie a pu rester volontairement disciplinée. Comment va-t-elle lutter ? Ici, Messieurs, il suffit de nous rappeler notre titre, et ce qui fit la fortune de notre effort, ce mot qui a été un acte : *La Coopération des Idées*. Toute la méthode de notre travail dans les U. P. se trouve là. Puis-je dire, sans injustice ni ingratitude, qu'elle est toute à reprendre ? Trois sortes d'activités dans nos associations. Le délassement, la soirée musicale, le théâtre aux prétentions parfois sociales, mais surtout instrument de distraction. Cela est bon, et doit subsister. Mais cela n'est pas notre œuvre essentielle. Puis, à l'inverse, la discussion à grand fracas, le débat contradictoire, le créateur de l'école laïque lâché contre le suprême tenant de l'école avec Dieu, et, les président

de son scepticisme narquoisement révolutionnaire, le vieil amant de la discorde politique. Voilà de belles joutes, et bien latines, et bien françaises, où la foule palpite à voir quel lutteur fera toucher l'autre des épaules. Mais accordez moi que le vrai travail des U. P. se fait dans les conférences plus intimes, dans les exposés d'un sujet historique, scientifique, philosophique, esthétique.

Or là, on ne peut nier que depuis huit ans d'efforts, la Coopération intellectuelle ne reste à créer. Presque jamais un entretien méthodique ne s'engage, qui prouve chez l'auditeur l'éveil d'une impression personnelle, le désir d'une collaboration à l'œuvre de recherche intellectuelle ou morale qu'on vient d'ébaucher. Et je crois que l'organisation même de nos conférences explique cet insuccès. Eparpillement et imprévu de la pensée : en voilà les deux grands vices. On passe d'une conférence sur Dieu à un voyage en Patagonie, pour rebondir dans la même semaine d'une histoire de la Révolution à quelque lourde question de sociologie. Mais surtout, rien autre qu'un titre forcément rapide n'a renseigné l'auditeur sur le sujet à l'étude duquel on va lui demander sa coopération. Le remède serait donc aisé. Il suffirait, au moins pour les conférences les plus suggestives, de les annoncer, non seulement par leur titre, mais en même temps par un résumé de leur sujet, une tête de chapitre, une table des matières. Alors les Universités Populaires mériteraient vraiment, après l'adjectif, le substantif. Vous savez comme on fait passer un examen de doctorat dans l'Université.

devant les pédants de Sorbonne. On garde de la scolastique l'usage des *thèses*. Elles sont imprimées à l'avance, et connues du professeur qui peut utilement les soumettre au candidat, contrôler par elles son aptitude à penser, vérifier cette culture que nous voulons pour l'esprit comme pour le sol, mais qui ni pour l'un ni pour l'autre ne saurait s'improviser.

Certes le procédé dont je trace l'esquisse, la méthode réalisée dans la pratique, la discipline volontaire de la raison inspirée aux auditeurs et les transformant en coopérateurs véritables de la pensée commune, toute cette entreprise facilitée par quelques programmes plus détaillés aura ses défauts. Les bavards viendront pérorer dans les conférences mieux précisées. Le bien sera cependant supérieur. Les bavards péroreraient toujours. Mais les silencieux, les timides, les méditatifs trouveront quelque encouragement à cet échange d'impressions, de connaissances, d'aspirations sans lequel la *Coopération des Idées* n'est qu'un titre nouveau à sonorité élégante, mais vide.

La méthode propre à l'éducation populaire, la discipline volontaire, la pensée favorisée par une collaboration réelle, ce système que j'ai tâché de préciser n'est au reste nouveau que par l'étiquette. Il a quelques vingt-trois siècles de date. Jadis, à Athènes, se fonda une Université populaire. Elle avait pour initiateur un philosophe nommé Socrate. Il ne se bornait pas à des harangues sous les portiques, il préférait interroger ses amis, ses disciples, et les amener, grâce à la curiosité instinctive en tout esprit bien fait, à fortifier leurs âmes par l'échange de

leurs pensers. Il appelait cette méthode la maieutique, mot que vous expliquerait mieux que moi notre éminent président, puisque c'est de la médecine, et qui signifie l'art de l'accouchement.

Socrate ne profita point de sa tentative. Son U. P. fut bientôt fermée sur un référé des archontes. Mais la méthode devait lui survivre. Sa maieutique reste efficace. Elle peut encore amener à la vie l'âme éternellement jeune du peuple.

THÉORIE REPUBLICAINE DE L'UNIVERS

Ubi est fides vestra?
S. LUC.

Ce qu'au tome XIV, p. 931, de sa *Nouvelle géographie universelle*, Elisée Reclus dit de la population... des îles de l'Océanie — qu'elle se meurt d'ennui et de langueur, « parce qu'elle n'a pas un ensemble d'idées rectrices de ses actions, une commune mesure pour juger ce qui est bien ou mal », — on peut le dire, jusqu'à un certain point, de l'humanité tout entière.

Ecrivons, une fois de plus, la phrase banale : l'humanité est sceptique ; et comme le scepticisme, quand il n'est pas instrument de combat, est essentiellement morbide, disons que l'humanité se meurt de son scepticisme. Oui, tout est deuil et ruines en nos cœurs. La joie elle-même,

quand elle éclate parmi nous, a quelque chose de lugubre, tout au moins de forcé. A quoi sommes-nous descendus, que nous n'ayons plus d'enthousiasme ! Nous avons oublié notre Dieu, nous avons négligé notre âme, notre vraie vie. Et nous le sentons bien.

Que nous le voulions ou non, nous soupirons après un Dieu. Hélas ! nous n'en pouvons accepter, de tous ceux qu'on nous propose, aucun.

Si nous ne voulons plus de Jésus, nous ne voulons pas davantage du Dieu de Bouddha ou de celui de Mahomet.

Et alors, ce Dieu que nous voulons ?

Ce Dieu que nous voulons, ce Dieu que nous appelons de toute notre âme, ce Dieu qui n'est pas parmi les dieux auxquels on rend des cultes, puisqu'il est celui que l'on recherche, ce « Dieu inconnu » existe ; — il est véritablement éternel, il est partout présent, il est à la portée de celui qui fait effort vers lui, il est au milieu de nous. « En lui, nous nous mouvons, nous vivons et nous sommes. »

Ce Dieu, c'est le Dieu universellement senti des religions et des philosophies, le Dieu pur esprit et visage humain ; — c'est la société universelle et ses membres, c'est l'humanité, esprit, en chaque chair humaine reflétée.

Il est des gens qui attendent des révélations. Quelle révélation que la Révolution, et la Révolution encore bouillonne. Quelle révélation que l'homme s'affirmant — droit et devoir — dans l'infini, que l'homme se faisant un souci d'apporter chaque jour plus d'exactitude et de loyauté dans sa comptabilité morale, lui le prétendu *nihil* !

Chose admirable ! dans les trois mots de la devise de la Révolution, de la devise républicaine, que tant de naïfs panégyriques ont rendue ridicule, nous allons voir résumé le cercle entier de toute existence, formulée la plus haute systématisation de l'Univers.

Trois mots, trois vertus. Les trois vertus théologales positives. Les trois vérités éternelles.

Disons tout de suite — et bien haut — que nous faisons la guerre à toute transcendance, que nous sommes contre la nuit.

Mais il nous est bien permis de donner aux grandes choses de grands noms. Or, il est dans l'infini de grandes choses...

Chaque homme a en lui son Dieu. Ce Dieu est immanent, positif. Toute volonté ferme exprime sa puissance ; toute pensée claire est sa manifestation ; tout bonheur mérité est son triomphe.

* * *

Considérons donc la société humaine.

Voici les libertés individuelles en présence.

Vont-elles se dévorer ? Vont-elles s'amoindrir l'une l'autre ; vont-elles s'oublier, s'ignorer ? Je dis s'amoindrir l'une l'autre, car opprimer c'est s'opprimer ; gêner la réalisation des libertés adverses, c'est ne pas réaliser sa liberté.

Hors du contact vital des libertés opposées et qui la limitent, la définissent, lui donnent une signification, une raison d'être, ma liberté se perd dans le nuage, elle se volatilise, elle ne se sent en quelque sorte plus.

Ou vont-elles, — ces libertés humaines, — selon l'expression de Proudhon, « mutuellement se garantir » ?

Si elles veulent vivre, oui. Elles affirmeront, dans la plénitude de leur conscience, dans l'autonomie patente de leur moi, la vérité générale qui les unit ; le Dieu de puissance qui est à la fois en chacun et en tous ; la volonté du Père, comme dit l'Eglise, la volonté du Père, c'est-à-dire l'équilibre supra-individuel, collectif, social, hors duquel elles n'ont plus de sens, plus de raison, voire plus d'existence.

Oui, les hommes, de plus en plus, croiront en l'Homme, en leur suprême essence : ils seront les adorateurs « en esprit et en vérité » annoncés. Chaque jour, d'une liberté plus restreinte, ils accéderont à une liberté plus large, par un loyal accord. Les fils, tout emplis des aïeux, non seulement les feront revivre, mais les augmenteront.

Et alors règnera, du fait des hommes, par leur souci de l'ordre humain, théorique à la fois et vivant, le saint esprit de solidarité, d'efforts synergiques et d'universelle sympathie.

La théologie, on le voit, est percée à jour : le vrai catholicisme est fondé. La foi, compromise par l'immobilisme du sacerdoce, la foi est affermie à jamais.

Que chacun de nous s'honore, que chaque homme songe qu'il est artisan de la création tout à la fois et créature, et qu'il se réjouisse !

Ainsi l'univers tout entier — une fois écartées les chaotiques apparences — est *mathématiquement* édifié en liberté, égalité, fraternité : l'homme, unité sociale, n'existe, nous venons de le voir, que si sa liberté « s'égalise » pour solidariser. Justes, arrivistes pour de vrai, vous avez la suprême tactique.

Autre point de vue :

A quoi, psychologiquement, est réductible l'homme ?

— A trois attitudes, intimement liées en fait, mais absolument distinctes à l'analyse. L'homme sent, juge, veut. En d'autres termes : il reçoit, il classe ce qu'il reçoit, il donne.

(Et nous retrouvons fixée, dans le système nerveux, sous la forme des nerfs sensitifs, sous la forme des centres ganglionnaires et cérébraux et sous celle des nerfs moteurs, cette activité psychologique, — cette entrée, ce classement, cette sortie.)

Eh bien ! sentir — voir, entendre, toucher — c'est-à-dire vibrer à l'unisson de quelque ambiance ; en avoir une idée, une image en soi, en communication active avec la chose sentie¹ ; sentir donc, voir et entendre, être affecté d'une façon ou d'une autre, vivre de la vie de l'ambiance... *fraternité*.

Juger, c'est-à-dire mettre sa pensée comme une balance (*pensare*, peser) entre son propre « moi » et les autres « moi », ses semblables en d'autres termes, se mettre en équation logique avec le monde... *égalité*.

Vouloir, autrement dit : se déterminer, fermer l'ère du jugement, du balancement entre soi et le milieu, manifester son individualité... *liberté*.

Et nous voici revenus à la devise républicaine.

*
* *

¹ Et ici la physiologie nous montre la réalité psychologique arrêtée. — L'exemple le plus simple et le plus frappant qui me vienne à l'esprit, est le fait que sur la rétine, dans la sensation *vision*, vient se peindre une image en tous points semblable à l'objet.

Comment la raillerions-nous encore, cette devise, alors qu'elle est un aussi éclatant résumé de l'ordre universel : psychologique, logique, moral, alors qu'elle montre le but, ouvre la voie, affirme l'être ?

Le tout est d'être bien pénétré que la formule républicaine est vaine, si les hommes laissent aux pierres le soin de la clamer.

La république vivante a deux pôles : la chose publique et le républicain, c'est-à-dire chaque homme. Ce n'est pas à la chose, matière, d'aller seule.

Et rien n'est plus inconséquent que cette plainte que nous exhalons en nos moments d'abandon, alors que nous lisons au fronton de quelque édifice les mots magiques : Liberté, Egalité, Fraternité : « Oui ! la jolie liberté, la jolie égalité ! la jolie fraternité ! » (*sic*).

Eh bien ! hommes, remédions-y.

Travaillons, individus mes frères, à être chacun libre, chacun juste, chacun bon. Et ne nous plaignons plus.

Se plaindre soulage, mais n'enlève point le mal. Seule guérit une industrieuse action.

LÉON FABRE.

Lettres sur la Morale Laïque

L'article paru dans notre dernier numéro, sous le titre « La morale Laïque. — Théorie et Pratique », nous a valu un certain nombre de lettres, que nous publierons toutes, successivement.

Il semble que la question intéresse nos lecteurs et amis. Nous laissons la rubrique ouverte, nous réservant de répondre et de conclure, quand les débats engagés nous paraîtront terminés.

H. H.

I

Dijon, 9 septembre 1905.

MONSIEUR,

Vous voulez bien faire appel à vos membres cotisants. Je suis un de ces universitaires qui vous lisent et qui sont amenés à réserver le meilleur d'eux-mêmes à des œuvres latérales, pour ainsi dire. Votre appel est si intéressant, émouvant plutôt, que je ne puis me résoudre à le laisser passer comme celui d'une voix indifférente quand elle touche le plus profond de la conscience laïque. Habitant en province et ne venant jamais à Paris que pour un temps limité, chargé particulièrement de par mes obligations professionnelles, je ne vous écris pas pour vous proposer quelque sujet de conférence, mais pour vous soumettre deux observations.

Malgré la modification que M. Deherme fait subir à la formule centrale du Positivisme, le dernier numéro de la *Coopération* contient l'adhésion la plus explicite qu'il ait jamais faite à la doctrine. Ayant moi-même cessé d'y adhérer en raison de la pression ordinaire au paternalisme social, pression qui, en outre, dans une doctrine fille du catholicisme, ne peut éviter de se reproduire dans le domaine intellectuel au point d'y redevenir assurance tyrannique et non pas seulement conseil de ralliement, je suis amené à demander à l'œuvre nouvelle tentée par notre U. P. si elle contient une menace pareille dans ses flancs ? Le principe *in necessariis* est invoqué : quel est, au juste, le domaine de l'*in dubiis* ?

Ma seconde observation serait relative à votre article, en particulier. L'élaboration théorique de la morale laïque est-elle, aujourd'hui, supérieure à celle de la morale théologique ? Aug. Comte parle précisément de la logique telle qu'elle convient au sentiment, lequel est populaire, plutôt que l'initiation théorique, et il aboutit ainsi à sa symbolique si tâtonnante malgré l'apparence, et où l'École elle-même ne se risque pas souvent à promener ses nou-

veaux hôtes, ceux de passage, ou même les autres. Il est constant néanmoins qu'Aug. Comte a ouvert sur ce point une voie précieuse à la laïcité et que, d'un autre côté, le symbole Raison se montre particulièrement impuissant à provoquer et à diriger les efforts de la culture intérieure.

Ces deux demandes ne sont, vous le sentez, que des témoignages de coopération cordiale, afin de savoir cependant si toutes les doctrines conviennent à la fin sociale de notre œuvre, même celles dont le passé s'est montré si tyrannique qu'il n'est peut-être pas d'histoire plus sanglante que celle de cet « amour ».

Veillez bien agréer, Monsieur, l'expression de ma sympathie.

L. DORISON,

Doyen de la Faculté des Lettres de Dijon.

II

Saint-Mandé, 10 septembre 1905.

MONSIEUR H. HAYEM,

Je viens de lire, avec toute l'attention qu'il mérite, l'excellent article que vous venez de publier, dans la *Coopération des Idées*, sur la Morale Laïque. — Vous savez que c'est un sujet sur lequel j'aime à m'exercer et vous vous rappelez que, sous un pseudonyme, j'ai entretenu vos lecteurs, dans un de vos derniers numéros, de la *Morale scientifique*, étude où j'ai combattu M. Albert Bayet, dans sa prétention de supprimer de l'enseignement de la morale les notions de *devoir* et de *responsabilité*.

Je me trouve, au contraire, avec vous en parfaite communauté d'idées, sur la nécessité et la difficulté d'édifier une morale purement objective, ne demandant rien à la révélation et à l'évidence intérieure, celle-ci entendue au sens métaphysique, — car l'évidence, qui résulte de notre adhésion réfléchie à des règles morales, peut être utilement consultée et devenir elle-même une source d'impulsions morales parfaitement efficace; c'est un sentiment qui ne nous trompe pas et auquel nous pouvons faire utilement appel, nous dispensant ainsi d'un long travail de méditation qui ne correspond jamais à la spontanéité de l'acte à accomplir.

La seule critique que je me permets de vous adresser, entre autres moins importantes, porte sur la thèse, qui ressort de l'ensemble de votre article, à savoir que chacun de nos actes moraux est résultat, soit d'une déduction, comme dans les morales théologiques et spiritualistes, soit d'une induction, comme dans la morale laïque et objective.

S'il en était ainsi, la supériorité des morales anciennes

sur les nouvelles résulterait de la supériorité, au point de vue pratique, de la méthode déductive sur la méthode inductive.

Autre chose, est le travail du théoricien, qui cherche à édifier ou à justifier des règles de morale en les accordant avec la doctrine qu'il professe; autre chose, l'effort de l'éducateur pour les faire pénétrer dans l'esprit de l'enfant et de l'adulte, et obtenir leur adhésion.

Il n'y a, en réalité, sous quelque étiquette qu'elle se présente, qu'une morale qui, de temps immémorial, s'est construite par des procédés, toujours les mêmes, et transmise d'une manière uniforme.

Toute conception philosophique ou religieuse est impuissante à modifier, dans son fonds essentiel, le phénomène moral, succédané du phénomène social. — Pas plus qu'il n'y a de physique ou de chimie théologique ou spiritualiste, de même il n'y a qu'une morale, que nous arrivons à dégrader des échafaudages provisoires, qui, sous le prétexte de l'étayer, la masquaient à notre vue.

Ce dont vous ne paraissez pas tenir un compte suffisant, c'est que la morale pratique s'est bien plus construite par des nécessités sociales que par des inductions ou des déductions, qui peuvent sans doute, après coup, la fortifier ou l'affaiblir. L'ensemble des règles morales, ainsi accumulées et transmises par les générations, nous soumet à son empire et constitue le préjugé moral qui nous gouverne à notre insu.

La morale ne se transmet donc pas par démonstration, mais par affirmation. Qu'elle puisse être démontrable, cela ne fait pas de doute, et nous devons tendre à ce qu'elle le devienne chaque jour davantage; mais, c'est plus affaire aux philosophes qu'aux éducateurs. L'affirmation, l'exemple, l'obligation, la sanction, voilà les quatre procédés de transmission de la morale.

C'est avec raison que vous vous élevez contre la prétention émise par le Congrès d'Amiens de « ne laisser entrer dans la conscience de l'enfant ni une idée, ni une opinion, ni une croyance qui n'ait été, au préalable, contrôlée par la raison, et que cette méthode soit employée dans les écoles à l'exclusion de toute autre. »

Une des grosses difficultés, soulevées par les contempteurs de la morale laïque, serait franchie, si ses défenseurs ne leur accordaient pas trop facilement que l'acte moral doit être un produit du raisonnement. La Morale est un ensemble multiséculaire de règles, de préjugés, d'habitudes que la pratique a fait surgir en dehors de toute théorie préconçue, et dont l'efficacité subit une incessante vérification qui nous en garantit la légitimité.

Il serait bien extraordinaire que la morale constituât un domaine entièrement indépendant et ne fit pas partie de l'ordre universel; aussi arrive-t-on à déterminer, comme

dans tout autre ordre de phénomènes, la liaison et l'enchaînement des lois morales, sans que ce travail de spéculation ait réellement une importance prépondérante. La pratique domine ici de très haut la théorie, comme il convient dans une science placée à l'extrémité de l'échelle encyclopédique. Dans les mathématiques, science placée au début, la pratique dérive presque tout entière de quelques lois théoriques facilement démontrables.

Si nous nous persuasions bien que la morale est un phénomène, qui se développe fatalement en dehors des conceptions que nous pouvons nous en faire, qu'elle est *positive* dans sa pratique, en attendant qu'elle devienne *positive* dans sa théorie, nous nous apercevions du même coup que notre capital moral est à l'abri de toute atteinte sérieuse. — Reste l'adaptation d'une morale toujours relative et évolutive aux problèmes contemporains, qui sollicitent notre effort de perfectionnement; ici, le champ reste ouvert aux activités spéculatives, mais le temps et la pratique sont encore les grands maîtres, quoi qu'on en pense.

La difficulté de faire rentrer un phénomène, aussi multiple et complexe que la morale, dans un dogme déterminé, fruit de notre intelligence, nécessairement bornée, ne doit pas être un obstacle à la diffusion de règles sanctionnées par l'expérience universelle. C'est là notre meilleure garantie. Il faut nous y tenir.

Agréé l'expression de mes sentiments cordiaux.

LUCIEN MOMENHEIM.

III

Brighton, Angleterre, 15 septembre 1905.

Bravo ! cher Monsieur. Quel beau, noble, vrai, pratique, que votre article sur la morale laïque. La folie des intellectuels, c'est la théorie sans la pratique, c'est l'apparence sans la réalité. Sans l'exemple, les plus purs enseignements sont lettre morte. Quand chaque éducateur, parents ou professeurs, ou citoyens, vivra ce qu'il enseigne, il ne trouvera plus de rebelle.

Je vous enverrais mes amitiés, si vous vouliez les accepter de la part d'un inconnu.

A. MARROT.

IV

Paris, 29 septembre 1905.

Bravo, mon cher ami, pour vos bonnes pages sur la « morale laïque », qui viennent de me faire passer une heure de pure élévation. J'ai souvent pensé et senti ce que vous dites si fortement. J'admire votre courage, et, puisque vous voulez tenter l'effort de Titan, je viens vous apporter mon faible appui pécuniaire, et l'expression de mes chaudes sympathies. Intéressez-moi à tout ce que vous ferez et considérez-moi comme un ami de la *Coopération des Idées*.

A vous,

Maurice BOKANOWSKI.

(A suivre.)

LES LIVRES QUI FONT PENSER

(Il ne sera rendu compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire).

L'Avenir de l'Intelligence, par CHARLES MAURRAS, 3 fr. 50 (A. Fontemoing, éd., 4, rue Le Goff). — On s'intéresse toujours à un livre de M. Maurras, même sous le lourd soleil de l'hivernage sénégalien. Une passion vigoureuse est exprimée par une forme aimable et servie par une pensée le plus souvent forte ou subtile. Ce parti-pris violent n'est pas manque d'intelligence. Il est voulu. C'est une discipline que M. Maurras impose à sa raison trop exigeante, — et il n'a pas choisi la moins dure.

Ainsi, il a une physionomie originale dans ce monde des lettres dont la future condition l'inquiète. Il enseigne la sagesse, la clarté, l'ordre, l'harmonie. Son rôle est moins brillant que celui des fantaisistes qui produisent au hasard, à la vapeur, et qui vendent au hasard, qui ne produisent d'ailleurs que pour vendre; mais son action sera profonde sur l'esprit des jeunes hommes qui le lisent. Je parle de l'écrivain, du critique, non du monarchiste.

Et voici qu'il fait un appel aux armes de l'Intelligence, qui « doit servir la Réaction du désespoir, se lier à ceux qui essayent de faire quelque chose de beau avant de sombrer. » Pourquoi veut-il que nous confondions ces deux choses si différentes : les lettres et la politique ? C'est que les lettres ont été industrialisées, domestiquées par l'Or, la grande puissance des temps présents, et que pour flatter le nouveau Maître, en se révoltant contre les règles, en reniant les traditions, elles ont perdu, avec leur dignité, leur noblesse et leur liberté. Mais le Sang, comme il aime à dire, fut-il toujours propice à l'Intelligence ? Si l'Or n'a que de basses cupidités, le Sang avait des vanités tyranniques. L'auteur veut bien nous rappeler la « légèreté » et la « rusticité » de l'ancienne aristocratie. On sait tout ce qu'il y avait de pire. Et là-dessus, H. Taine, et même les Goncourt, après Saint Simon, ont pris la peine de nous renseigner copieusement.

M. Maurras nous dit qu'entre le Prince et l'Usurier, le

Sang et l'Or, l'Intelligence peut encore et doit choisir. Si j'étais l'Intelligence, j'aurais de la méfiance. Ces « rossignols » ne me diraient rien qui vaille. Je demanderais à voir d'autres articles : ce sont souvent les meilleurs qu'on offre en dernier. Il y en a au moins un : la vérité, selon de naïfs métaphysiciens ; les vérités, suivant les savants, — c'est-à-dire la socialité ou l'humanité, au sens positiviste. Ce principe, mieux que le prince, peut maintenir la patrie libre et rétablir l'ordre qui sont indispensables, en effet, au digne exercice de l'Intelligence.

S'il est bien vrai que « les honnêtes gens sont morts », rien ne les fera revivre. « Les livres, les vrais livres sont complètement délaissés. » Q'est-ce à dire ? L'Intelligence va-t-elle se laisser emporter par le limoneux torrent ploutocratique — en auto —, avec tout ce qui faisait le charme de vivre dans la société française ? Non, si elle veut. Non, si elle retourne à ses traditions vitales, si elle s'humanise. Non, si elle reconnaît d'où peuvent venir, désormais, les « honnêtes gens », si elle s'adresse enfin au grand public populaire, non pour exploiter ses ignorances et ses vices, mais pour l'éclairer et le grandir, en lui faisant aimer ce qui est bon, admirer ce qui est pur et beau, respecter ce qui est fort, comprendre ce qui est vrai ou social.

C'est mal servir la cause de l'ordre que de se refuser aux changements nécessaires. La ploutocratie actuelle n'est pas la démocratie qu'elle annonce, la démagogie hurlante des réunions publiques n'est pas la démocratie qui s'organise en silence.

C'est du prolétariat que sortira une aristocratie nouvelle, régulatrice des fonctions politiques, économiques et intellectuelles, car c'est dans le prolétariat qu'est le sang le plus pur de France.

Soyons francs, comme l'est ce peuple. Au fond, la force de l'Or n'est faite que de nos faiblesses. Il ne réduit que les vertus qui acceptent à l'avance et même recherchent, argent comptant, d'être vaincues. Les travailleurs, comme les intellectuels, secoueront le joug odieux quand ils voudront. Unis, ils établiraient un cordon sanitaire infranchissable. L'Université populaire veut préparer cette union et former « les honnêtes gens » de la démocratie organique. C'est plus facile et sans doute plus efficace que de rétablir la monarchie.

S'il n'insiste point sur le peu de goût pour l'austérité qu'ont manifesté jusqu'ici les hommes de lettres, M. Maurras reconnaît volontiers que l'Intelligence n'est plus droite. L'appareil de redressement qu'il lui offre, pour sévère qu'il soit, est évidemment le meilleur : c'est le positivisme ; et le type qu'il propose aux intellectuels est le plus haut, le plus humain : c'est Auguste Comte. Tout ce que M. Maurras a écrit dans cette partie de son livre est à lire et à relire, car nous avons, tous, grand besoin de telles leçons de méthode et de sagesse. La sainteté d'Auguste Comte nous indique les directions spirituelles que nous avons à suivre. On ne nous entretiendra jamais assez de ce Maître immortel en un temps où l'on s'occupe trop de Willy et des dames équivoques de son entourage.

M. Maurras aime les oppositions violentes. Après avoir écrit pieusement d'Auguste Comte : « ne le laissons pas sans prières, ne nous abstenons pas du bienfait de sa communion », il nous montre des barbares énervés, j'entends des romantiques. Ce sont les poétesses aristocratiques à la mode, MM^{mes} Renée Vivien, Marie de Hérédia-Régner, Lucie Delarue-Mardrus et la Comtesse de Noailles, « petites âmes, esclaves de la sensation », qui sont décadentes avec candeur. Certes, c'est bien à ces folies de l'imagination et des sens qu'aboutit l'intelligence effrenée. Elle se dissout elle-même.

Au sentiment, il faut un objet de soi, qui le dépasse, qui l'a précédé, et lui survit ; à l'intelligence, il faut une fin qui la domine ; au sentiment comme à l'intelligence, il faut une règle indiscutée, même si elle n'est pas indiscutable.

G. DEHERMÉ.

Lamennais. Sa vie et ses doctrines. La renaissance de Pultramontanisme (1782-1828), par l'abbé Charles BOUTARD (Perrin et C^{ie}).

Lamennais, par sa vie tourmentée et en apparence contradictoire, sollicite les attentions les plus diverses. Il fut ultramontain, et flagella superbement l'indifférence en matière de religion ; émancipé des dogmes, il voulut prêcher au peuple une sorte de religiosité qui concorderait bien avec le romantisme ; la prison où le jury du roi Louis-Philippe le fit envoyer pendant une année ne le rendit que

plus démocrate. Et ce prêtre si ardent en son mysticisme initial devait exiger, sous la réaction cléricale de l'Empire rénové, des obsèques civiles. Aussi cette figure hautaine a-t-elle inspiré des attachements et des haines que le changement de nos luttes n'a pas encore apaisés. Et Lamennais a été étudié par tous les partis, depuis Spuller jusqu'à Monseigneur Ricard.

La nouvelle étude que vient de lui consacrer M. Boutard prendra une place honorable parmi les biographies mennaisiennes. Elle est d'un abbé, et pourtant elle garde une parfaite dignité, une constante mesure dans la critique du plus terrible transfuge, au XIX^e siècle, de l'Eglise romaine. Sans doute M. l'abbé Boutard a restreint son enquête au premier Lamennais, le soutien de Rome malgré elle, le Jérémie toujours acerbe d'une papauté qui préfère la douceur, et même la prudence. Mais l'ultramontanisme de Lamennais ne semble pas inspirer une particulière sympathie à l'abbé contemporain. Et ce qui le retient bien mieux, et nous intéresse à sa suite, c'est l'âme même de celui qui commença par des *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France*, propres en 1808 à restaurer les autels, pour finir par les articles presque révolutionnaires du *Peuple Constituant* en 1848.

C'est qu'en réalité cette âme ne fut pas du tout contradictoire comme on s'est trop plu à la dépeindre. La révolte contre Rome est en germe dans les premiers travaux qui fondent la gloire de Lamennais et le posent en champion de Rome. Il prétend faire de l'Eglise une puissance souveraine; il veut une théocratie, il regrette le pouvoir civil et par-dessus le roi regarde au pape. Changez les étiquettes : l'Eglise va devenir l'humanité, la théocratie sera la démocratie, la papauté éternelle s'appellera souveraineté populaire. Et vous n'aurez pas seulement Lamennais, mais toute l'école qui domine présentement se vantant d'avoir transformé les âmes, quand elle n'a transformé que les mots.

Le livre de M. Boutard ne contient point de documents très nouveaux, ni d'aperçus très originaux, mais le récit est clair, le développement bien ordonné, et sa lecture sera bonne en ce moment où les luttes religieuses renaissent si âprement. Elle prouvera une fois de plus que le catholicisme, même pour les âmes les plus hautes, même pour un Lamennais ne libère qu'à condition de s'en libérer.

Jacques BONZON.

Les raisons du nationalisme, par LÉON DE MONTESQUIOU (Plon-Nourrit). — En pleine déroute, le nationalisme essaie de comprendre enfin ce qu'il voulait être. Je ne sais s'il y est parvenu : au moins nous révèle-t-il ses prophètes. Ce sont, s'il faut en croire M. de Montesquiou, premièrement M. Maurice Barrès — qui donc a lu, de ses romans terriblement sociaux, autre chose que les titres ? — secondement M. Paul Bourget — Ce « profond penseur », ainsi que le proclame M. de Montesquiou, est d'une assimilation plus facile, et l'agréable adultère se mêle en ses écrits à l'utile piété : mais la conversion est bien fraîche, et le nationalisme trouve en l'auteur de *l'Étape* un directeur de conscience trop conforme à ses ouailles, qui prônent d'autant plus la religion qu'elles la pratiquent moins — enfin, et celui-là est le plus imprévu : M. de Bonald. Pour ramener la France de 1905 aux saines doctrines, M. de Montesquiou reprend les prêches de 1815 et les prophéties qui laissaient déjà sceptiques les émigrés.

Décidément, les docteurs du nationalisme ne sont pas seulement rares : ils sont peu subtils.

Jacques BONZON.

De Tartufe à Ces Messieurs, par GUSTAVE KAHN (un vol. à 1 fr., chez E. Sansot et C^e, 53, rue Saint-André-des-Arts, Paris). — Ce livre de critique montre ce qu'a été la littérature anti-cléricale, en France principalement, depuis *l'Eugène* de Jodelle jusqu'à la pièce de M. Georges Ancy. Lorsqu'il s'agit d'une œuvre de M. Gustave Kahn, c'est presque un truisme de dire qu'elle contient des aperçus originaux et qu'elle est étayée sur une sérieuse érudition. Pour qui connaît l'auteur, le charme simple de sa conversation se retrouve agréablement dans ce qu'il écrit.

Les jugements portés dénotent une grande puissance d'observation et le souci constant de l'impartialité, encore qu'en maints endroits l'ironie sache toucher juste MM. Bourget, Brunetière, Huysmans ou Pouvillon, lorsque ces noms se rencontrent sous la plume de M. Gustave Kahn.

Après avoir parlé de « la timide réclamation de nos aïeux du fabliau » et exprimé qu'« actuellement toutes les forces capitalistes se groupent autour de l'idée religieuse », l'auteur convient que « la littérature n'attaque plus l'homme noir ; elle défend la société contre lui, en le plai-

gnant d'être l'homme noir, l'homme sombre ». Aujourd'hui, en effet, le débat s'est élargi : il importe peu que tel personnage, ecclésiastique ou rat de sacristie, soit plus ou moins immoral qu'un autre n'ayant aucune attache avec l'Eglise; ce qui nous intéresse, c'est de savoir si l'obscurantisme et la réaction, l'autoritarisme qui en découlent, doivent continuer à présider aux destinées humaines, à diriger les foules inconscientes, ou si l'esprit critique, de recherche scientifique, de solidarité, de coopération économique et intellectuelle, peut régner souverainement enfin sur notre vieux monde, dont l'évolution a été tant retardée par la religion et par la politique.

M. Gustave Kahn nous fait partager son optimisme lorsque, répondant à cette question, il constate qu'« en face du pauvre catalogue plein d'ouvrages illisibles » de nos adversaires, « c'est, dans la pensée libre, Voltaire, Stendhal, Hugo, Gauthier, Zola, et tant d'autres plus récents, épris de vie, épris de joie, épris de clarté et de meilleur devenir social, tous les écrivains qui apportent leur pierre à cette œuvre multiforme qui va de *Tartufe* à *Ces Messieurs* ».

Paul-Armand HIRSCH.

Socialisme et anarchisme (études sociologiques, définitions), par A. HAMON, avec une préface d'ALFRED NAQUET (un vol. à 3 fr. 50, chez E. Sansot et C^{ie}, 53, rue Saint-André-des-Arts, Paris). — Un tel livre devrait se trouver dans toutes les universités populaires, dans tous les milieux où l'on a le réel souci d'un meilleur devenir social. Il met, en effet, un peu de clarté là où règne l'obscurité inconsciemment entretenue par les passions humaines. On a la manie, à notre époque, de cataloguer, d'étiqueter les gens et les choses, et, d'autre part, se basant sur un fait isolé, de généraliser à outrance. Ainsi, sans raison aucune, s'est-on complu à classer séparément socialistes et anarchistes. M. Hamon remet la question en discussion et parvient à démontrer, avec force preuves à l'appui, que l'anarchisme n'est qu'une forme du socialisme. La conception de la société de demain varie selon les individus; les moyens à employer pour la réalisation d'un idéal peuvent différer; mais il est au moins quelques principes essentiels sur lesquels l'accord existe. Il faut, avant

tout, se défier des mots, souvent mal appropriés, et des hommes, quelquefois intéressés à perpétuer la confusion.

On dira de l'ouvrage de M. Hamon que c'est de la compilation. Mais il ne faut pas oublier que l'auteur n'a point cherché à faire de la propagande au profit d'une doctrine quelconque. N'aurait-il réussi qu'à définir, aussi scientifiquement que possible, les systèmes qui se rattachent au socialisme, que son mérite serait grand, son patient travail digne d'éloges. S'il était permis de tirer une conclusion morale de *Socialisme et Anarchisme*, nous dirions, en paraphrasant les dernières lignes de ce livre : « Dans le socialisme, tous, quelle que soit l'école, devraient marcher d'accord, unis à l'assaut de la société actuelle qu'ils estiment de forme mauvaise ». Souhaitons que cet appel soit entendu !

Paul-Armand HIRSCH.

La vie et les prophéties du comte de Gobineau, par Robert DREYFUS (XII+360 pages in-18 grand-jésus, l'un des Cahiers de la Quinzaine, 8, Rue de la Sorbonne, Paris, 1905).

En ces pages, sont publiées dix causeries qui furent données à l'*École des Hautes Études sociales* pendant l'hiver 1904-1905. Elles ont été transcrites telles quelles ou à peu près. Et cela est heureux. Car la forme didactique exige une grande clarté d'exposition, et aussi un certain mouvement, l'auditeur désirant que l'orateur lui rappelle à de courts intervalles le chemin déjà accompli et la route encore à parcourir. Or, sur ce point, le lecteur ressemble singulièrement à l'auditeur. C'est pourquoi les conférences de M. Robert Dreyfus ayant été magistralement présentées, l'ouvrage dont elles sont la matière se lit avec plaisir.

Joseph-Arthur, comte de Gobineau, qui naquit en 1816 et mourut le 13 octobre 1882, après avoir fourni une honorable carrière dans la diplomatie française, doit sa célébrité posthume à nos voisins, les Allemands. Depuis dix ans déjà, il existe en Allemagne une *Gobineau-Vereinigung* dont la mission est de travailler à révéler au monde civilisé la gloire de celui qu'elle considère comme l'un des plus grands penseurs qui fut jamais. A l'intention particulière de la France, l'ingrate

patrie du grand homme, la *Gobineau-Vereinigung* a déjà fait éditer quelques volumes méconnus, publiés jadis par M. de Gobineau. Et, tandis qu'il dirige cette œuvre de résurrection glorieuse, le président de l'Association, qui est M. le professeur Ludwig Scheman, s'exalte jusqu'à s'écrier : « Il semble que Wagner m'ait conduit vers ce solitaire, abattu, loin de tout flot humain, avec son drapeau de vérité et m'ait dit : « Sauve-le ! » ».

Car, vers la fin de sa vie, le comte de Gobineau rencontra Richard Wagner, et celui-ci fut séduit par la personnalité du gentilhomme français. Frédéric Nietzsche, qui le trouve également sur son chemin, paraît avoir subi le charme qui rayonnait de ce brillant, spirituel et paradoxal causeur.

Les gobiniens vont même jusqu'à découvrir une similitude frappante entre les thèses fondamentales de l'un et de l'autre.

Un jour viendra en effet, où, au regard de Gobineau, l'humanité se divisera en « fils de rois » d'une part, en « brutes, drôles et imbéciles » d'autre part. Et M. Robert Dreyfus de nous faire remarquer que « toute l'opposition nietzschéenne des deux morales — morale des esclaves et morale des maîtres — est là en germe. »

Or, si le comte de Gobineau eut des idées nombreuses et variées sur toutes choses, il en est une que l'on peut considérer comme lui étant plus particulière, et qui forme la thèse principale de ses divers ouvrages, du plus important de tous entre autres : *l'Essai sur l'inégalité des races humaines*.

Il croit qu'il exista, de toute antiquité, des tribus ou familles humaines, différenciées les unes des autres, non seulement par la structure physiologique et par leurs aptitudes particulières, mais encore par leur âme essentiellement inégale. Ainsi l'humanité fut dès l'origine hiérarchisée en un certain nombre de races physiologiques et encore psychologiques.

Maintenant quel est le signe auquel les membres de ces diverses catégories humaines se distinguent entre elles ? A la couleur de la peau, tout simplement. « Il est ainsi trois races bien caractérisées, explique M. de Gobineau : la blanche, la noire et la jaune. Tels sont les trois éléments purs et primitifs de l'humanité ». Et il est bien

entendu qu'à chaque peau, suivant sa coloration, ou blanche, ou noire, ou jaune, correspond une âme particulière qui est une âme de blanc, ou de noir, ou de jaune, trois âmes essentiellement irréductibles l'une à l'autre.

Comme M. de Gobineau est d'origine gasconne, c'est-à-dire aryenne, on ne s'étonnera point qu'ayant à hiérarchiser les trois races, il donne à la blanche la prééminence. A vrai dire, il se révèle un fils fort reconnaissant, et dont l'affection jalouse va jusqu'à refuser à l'âme du noir et à celle du jaune les qualités morales les plus élémentaires. Son mépris pour les nègres et les jaunes est d'une profondeur incommensurable, car seul le blanc sait agir en vertu de ce mobile qu'est l'honneur. « Je n'ai pas besoin d'ajouter, écrit-il, que ce mot d'honneur et la notion civilisatrice qu'il renferme sont également inconnus aux jaunes et aux noirs ».

Il faut reconnaître que le comte de Gobineau joint à une assurance imperturbable une ignorance profonde. Les planteurs de jadis nous ont rapporté les anecdotes les plus touchantes sur la fidélité de ces vieux esclaves nègres affranchis qui avaient de l'honneur un sentiment si vif, qu'ils allaient jusqu'à sacrifier leur vie pour la défense de l'enfant qu'ils avaient promis de protéger, du trésor dont ils avaient assumé la garde. Encore il est à peine nécessaire ici de relever que nul peuple au monde n'a davantage le culte de l'honneur que le Japonais, ce jaune héroïque, qui préférera la mort à l'humiliation de la défaite.

Mais Monsieur de Gobineau n'est point homme de science. Il est comte, arien et fort aristocrate. Aussi a-t-il pour regarder la réalité, les airs d'un grand seigneur qui lorsqu'elle se permet de contredire ses affirmations, lui tourne le dos avec une désinvolture hautaine.

Ne s'avisait-il pas un jour d'avoir découvert le système d'interprétation des écritures cunéiformes ! Nul n'y avait rien compris jusqu'à lui, et il le faisait bien voir au monde savant en deux majestueux volumes, bourrés de textes, de traductions, de commentaires et de planches. Monsieur Oppert paraît y avoir découvert la plus amusante des fumeries.

« M. de Gobineau, écrivait ce regretté savant, déchiffra quatre fois de suite les mêmes textes cunéiformes, chaque

fois d'une façon toute différente, mais toujours avec un succès égal, et lut le même texte de sept manières différentes, de droite à gauche, de gauche à droite, de haut en bas, de bas en haut, diagonalement de droite à gauche, diagonalement de gauche à droite, et enfin symboliquement... »

Les races n'étaient pas demeurées longtemps à l'état pur et pas davantage les âmes qui leur étaient idoines. Des métissages se produisirent qui, en même temps qu'ils modifiaient le type primitif, déformaient le caractère original de la race et expliquaient sa dégénérescence. Mais encore fallait-il établir par un exemple la véracité de la théorie. M. de Gobineau le comprit, et avec sa belle insouciance et sa science aventureuse, il ne prétendit à rien moins qu'à reconstruire l'histoire des Perses sur le plan gobinien. Nous eussions préféré un peuple moins lointain. Sans doute M. de Gobineau fut-il pendant trois ans, secrétaire d'ambassade à Téhéran. Malgré cela il peut paraître étrange que pour justifier sa philosophie de l'histoire il lui ait fallu découvrir la Perse.

Au milieu de la décadence due au métissage des races et des âmes, se rencontrent encore parfois de nobles caractères, des « fils de rois ». Comment expliquer la survivance de ces âmes nobles, sinon par une conservation corollaire du type racial. Rien de plus logique.

Une preuve cependant demandait-on ; une seule !

Alors, M. de Gobineau, de répondre, tel un héros cornélien.

..... Moi seul, et c'est assez !

Parfaitement ! Il est un « fils du roi », et il se fait fort d'établir qu'il descend en ligne directe d'Ottar Jarl, pirate norvégien, le fils plus ou moins légitime du grand Odin lui-même.

Et, à l'appui de son dire, il publie, sans hésiter davantage, *l'Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie, et de sa descendance.*

Si après cela, il ne nous a point convaincus, c'est que nous y mettons une évidente mauvaise volonté.

Maintenant que celui qui désire apprendre quelque chose de plus sur le comte de Gobineau, lise la remarquable étude de M. Robert Dreyfus. Elle en vaut la peine.

Ils reconnaîtront peut-être alors avec nous que M. de Gobineau, malgré qu'il ait laissé une œuvre considérable, ne fut pas un savant, car il n'enrichit la science d'aucune de ces observations définitives parce qu'établies sur une méthode rigoureuse, irréfragable, scientifique. Si la tâche du philosophe est de ramener la diversité à l'unité, notre gentilhomme ne fut pas davantage un philosophe, car rien n'est plus propre à jeter le désordre et la confusion dans l'histoire de la formation de l'esprit humain que la théorie gobinienne des types de races et d'âmes, divers dès l'origine, et subissant par le métissage des dégradations parallèles. Encore moins fut-il un moraliste. Car, par sa théorie des races hiérarchisées, c'est-à-dire inférieures les unes aux autres, il tenta de diviser la famille humaine plus profondément et plus cruellement encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, et autorisait à toujours les crimes dont la race blanche s'est rendue coupable vis-à-vis de ceux qui pour n'avoir pas su la traiter avec une barbarie égale, ont été, bien avant M. de Gobineau, considérés par leurs exploiters comme des êtres de race inférieure. Par là il fut le théoricien du nationalisme et de l'antisémitisme.

Il reste au comte de Gobineau d'avoir été un homme d'esprit, qui sut être un littérateur agréable, et qui, dans son ouvrage sur *les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale* fut même un reporter heureux parce qu'il révéla à l'Europe l'origine et les débuts du « Bâbisme ». Son tempérament fut celui d'un artiste, et nous ne sommes point étonnés d'apprendre qu'il charmait ses loisirs par la pratique de la statuaire.

Dans le monde de la pensée, il apparaît énigmatique, déconcertant, sans qu'on sache bien comment et de quel droit il s'y est introduit, et ce n'eut pas été sans un sourire ironique que ce mériional pur sang se fut vu prendre au sérieux par des allemands qui, ô surprise ! veulent à toute force reconnaître en cet authentique gascon un « germain déraciné ».

Pour ce trait et pour bien d'autres encore, la vie, les pensées et les prophéties de Monsieur le Comte de Gobineau, exposées par M. Robert Dreyfus, forment l'un des livres les plus divertissants que nous connaissions, et parmi les plus instructifs.

Albert KOHLER.

Articles qui paraîtront dans les prochains numéros :

Le Numéro de Décembre sera consacré à l'article de M. Félicien CHALLAYE, membre de la mission de Brazza :
LA VÉRITÉ SUR LE CONGO.

Paraîtront ensuite :

M. Dufourmantelle : *Le Crédit populaire par la Coopération.*

G. Deherme : *Les Griots.*

Henry Mazel : *Vers la Concorde politique.*

Jules Sageret : *Qu'est-ce qu'un bourgeois ?*

F. Rauh : *Qu'est-ce qu'une morale positive ?*

Docteur Legrain : *Ce que sont les Bons Templiers.*

SOUSCRIPTION

En faveur de **La Coopération des Idées**, dépossédée de son local et de son mobilier, pour sa reconstitution, sous la direction de son fondateur **M. G. Deherme**, et des amis de son fondateur, 234, faubourg Saint-Antoine.

Total des listes de l'année 1904-1905 : 5.065 fr. 50.

Première liste de l'année 1905-1906 :

MM. A. Coueslant, 5 fr. — Ph. Jouve, 10 fr. — Meckercké, 10 fr. — Sabatier, 10 fr. — Frédéric Passy, 10 fr. — B. Francfort, 10 fr. — H. Michel, 10 fr. — Thiaudière, 20 fr. — de Boyve, 10 fr. — Ricci, 20 fr. — Paul Bureau, 10 fr. — J. Heymann, 10 fr. — M^{lle} Kœnig, 10 fr. — L. Fabre, 10 fr. — M^{lle} Leloutre, 10 fr. — MM. Dreyfous, 10 fr. — Walter, 10 fr. — Soux (Cécile de l'Union), 10 fr. — M. Heymann, 15 fr. — Th. Monod, 10 fr. — A. Marrot, 10 fr. — M^{me} Charbonné, 5 fr. — M. Dorison, 25 fr. — M^{me} Ragounaud, 10 fr. — M. Gabriel Trarieux, 10 fr. — M^{lle} Henriette Morris, 20 fr. — MM. F. d'Orval, 10 fr. — A. Agache, 50 fr. — Serrier, 10 fr. — M^{lle} Grosjean, 10 fr. — MM. A. Baumann, 20 fr. — A. Royer, 10 fr. — J. Gautier, 10 fr. — Gilson, 10 fr. — A. Paterson, 7 fr. 50. — Maley, 15 fr. — Letellier, 10 fr. — Clément, 20 fr. — Henri Hauser 10 fr. — M. Bokanowski, 10 fr. — Rigot, 6 fr. — M^{lle} E. Wust, 10 fr. — MM. Roton, 6 fr. — G. Roussel, 10 fr. — M^{me} Alexandre, 20 fr. — MM. L. March, 10 fr. — Pauty, 5 fr. — A. Nast, 20 fr. — M^{lle} L. Varenne, 10 fr. — M. P. Bœgner, 10 fr. — M^{me} Lydie

Baudouin, 10 fr. — MM. René Claparède, 10 fr. — Henry Mazel, 10 fr. — Petitbon, 20 fr. — M^{lle} E. Pictet, 10 fr. — MM. Bonzon, 10 fr. — E. Kann, 25 fr. — Beauquier, 10 fr. — Saunier, 10 fr. — Caplain, 10 fr. — L. March (2^e souscription), 10 fr. — Lucien Jean, 10 fr. — Lapie 10 fr. — D^r Jaquet 10 fr. — Nephtali Lévy, 10 fr. — T. Bollack, 10 fr. — Caron, 10 fr. — F. Dreyfus, 10 fr. — Brunet, 10 fr. — Ab. Dreyfus, 10 fr. — Favereaux, 10 fr. — M^{me} la Baronne de Neufville, 10 fr. — MM. Ernest Hecht, 10 fr. — Derréal, 10 fr. — D^r Dubuisson, 10 fr. — Broud'hon, 10 fr. — Milliet, 10 fr. — Paul Deschanel, 40 fr. — Barthelemy, 40 fr. — D^r Roux, 15 fr. — Gabriel Séailles, 50 fr. — Wouters, 10 fr. — Lagarde, 10 fr. — Max Lazard, 10 fr. — Lucien Le Foyer, 10 fr. — M^{me} Gédalge, 10 fr. — MM. Alfred Croiset, 10 fr. — A. Piat, 10 fr. — Alfred Giard, 10 fr. — Duruy, 20 fr. — Pierre de Bouchaud, 20 fr. — Rauh, 10 fr. — A. Millebrand, 12 fr. — Frank Puaux, 10 fr. — Chamberlin, 10 fr. — Bonnemain, 10 fr. — Henri Hayem, 50 fr. — Ch. Gide, 10 fr. — Serrier (2^{me} souscription), 10 fr. — Joseph Gillet, 100 fr. — Leclerc de Pulligny, 10 fr. — Matthieu, 10 fr. — Lafargue, 30 fr. — Masson, 10 fr. — Pottecher, 10 fr. — Silberchmidt, 20 fr. — Delerot, 20 fr. — Alcanter de Brahm, 10 fr. — M^{me} Henri Marcel, 15 fr. — M. Salomon Reinach, 12 fr. — M^{me} Chatelain, 10 fr. — M. J. Sageret, 200 fr. — Total : 1.748 fr. 50.

ADHÉSIONS

Transmises par la Coopération des Idées à l'Association d'Etudes pour l'Oriental Professionnelle.

Deuxième liste

Liste précédente : 20 fr. — M^{me} Henriette Morris, 10 fr. — M^{lle} Kœnig, 2 fr. — MM. Hatt-Boyé, 50 fr. — Charbonné, 5 fr. — A. Royer, 5 fr. — Gilson, 10 fr. — Professeur Hayem, 10 fr. — Total : 112 fr.

Le gérant : COUESLANT.

PARIS ET CAHORS, IMP. A. COUESLANT. — 7.986



En vente à la « Coopération des Idées »

	Franco		
<i>Un Pessimiste français</i> , par G. Deherme.....	0 25	0 30	
<i>Tolstoï</i> , par Suarès.....	1 »	1 15	
<i>Le Palais du Peuple</i> , par Gabriel Séailles.....	0 10	0 15	
<i>Lettres d'un répétiteur en congé</i> , par Brenn.....	0 60	0 70	
<i>Jules Lagneau</i> (avec por- trait).....	0 50	0 60	
<i>Le Coopératisme</i> (illustré), par A.-D. Bancel, bro- ché.....	1 50	1 70	
<i>La Coopération des Idées</i> . — Une tentative d'édu- cation et d'organisation populaires, par G. De- herme.....	0 50	0 55	
<i>Le Mouvement éthique</i> , par Alf. Moulet.....	0 50	0 65	
<i>Les Règles de l'Honnête</i> <i>Discussion selon Pascal</i> , par Paul Desjardins...	0 60	0 70	
<i>Almanach de la Coopera- tion</i>	0 40	0 50	
<i>La Guerre et la Paix par des chiffres</i> , par Lu- cien Le Foyer.....	0 20	0 25	
<i>Recherches sur la Menta- lité humaine</i> , par P. Froument.....	» »	4 »	
<i>Qui veut la santé et du bonheur ?</i> par A. Mar- rot.....	1 »	1 15	

Franco

Pour l'Ouvrière, par L.
Varenne..... 1 50 1 75

La Dépopulation, par
P.-A. Hirsch..... 0 40 0 45

Nota. — La Coopération des Idées se charge de procurer à ses membres et abonnés, SANS FRAIS, tous ouvrages, brochures, revues, journaux, etc.

VIENT DE PARAITRE :
SUR LE GRAND BANC

Pêcheurs de Terre-Neuve

(Récit d'un ancien pêcheur).

Préface de Paul DESJARDINS, illustra-
tion de E. YRONDY.

Prix : 3 fr. 50

Edité par l'Union pour l'Action morale
6, impasse Ronsin, 6

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle
de Sociologie positive

(1896-1897-1898)

Un fort volume de **530** pages, relié
toile **10 fr.** — Franco : **11 francs.**

(1899-1900)

Relié toile : **5 fr.** — Franco **5 fr. 50**
Non relié : **4 fr.** — Franco : **4 fr. 50**

(1900-1901)

La Coopération des Idées, journal
hebdomadaire d'action et d'éducation
sociale (63 numéros). — **3 francs.** —
Franco : **3 fr. 50.**

(1901-1902-1903-1904)

La Coopération des Idées, revue
mensuelle d'éducation sociale (12 nu-
méros, 400 pages). Non relié : **3 francs.**
Franco : **3 fr. 50.**

ANNONCES, la ligne : 1 fr.

Coopérative vinicole générale

SOCIÉTÉ ANONYME A CAPITAL VARIABLE

Statuts déposés chez M^e Brulle
notaire à Libourne

Siège social : LIBOURNE (Gironde)

Succursales à Montpellier, Epernay,
Chassagne, Montrachet et Cognac.

Vins français de toutes provenances

Spécialité de fournitures aux

Sociétés coopératives

Echantillons et renseignements franco

Le Courrier de la Presse

27, Boulevard Montmartre, 27

PARIS

Directeur : A. GALLOIS

Le Courrier de la Presse lit 6.000
journaux par jour.



PIANOS A. BORD

14 bis, boulevard Poissennière

PARIS

GRAND CHOIX DE

PIANOS NEUFS ET D'OCCASION

FACILITÉS DE PAIEMENT

CATALOGUE FRANCO

NOUVEAU CIGARE NASAL ET BUCCAL DE A. DAUDÉ

Ce cigare inhalateur est absolument remarquable pour la guérison des maladies des voies respiratoires, du coryza, etc. Il supplée avantageusement les cigares de tabac et se recommande par l'odeur agréable qu'il répand autour du fumeur.

Envoi d'un CIGARE et d'un FLACON franco contre un mandat de 4 FRANCS adressé à

M. A. DAUDÉ, pharmacien, à Prats-de-Mollo (Pyénées-Orientales)

PARIS ET CAHORS, IMP. A. COUESLANT. — 7.086